

Hélène Monette

Unless

roman

BOREAL
COMPACT



Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Extrait de la publication

UNLESS

DU MÊME AUTEUR

Montréal brûle-t-elle?, poésie, Écrits des Forges, 1987 ; *¿Arde Montréal?*,
Écrits des Forges/Ediciones del Ermitaño, 1998.

Lettres insolites, poésie, Écrits des Forges, 1990.

Crimes et Chatouillements, récits, XYZ éditeur, 1992; Boréal, coll.
« Boréal compact », 2000.

Le diable est aux vaches, poésie, Écrits des Forges, 1992.

Le Goudron et les Plumes, roman, XYZ éditeur, 1993; Boréal, coll.
« Boréal compact », 2001.

Kyrie eleison, poésie, Les Herbes rouges, 1994.

Unless, roman, Boréal, 1995; Verticales, 1998; J'ai lu, 2000.

Plaisirs et Paysages kitsch, contes et poèmes, Boréal, 1997.

Le Blanc des yeux, poésie, Boréal, 1999.

Un jardin dans la nuit, contes et poèmes, Boréal, 2001.

Il y a quelqu'un?, poèmes, Boréal, 2004.

Hélène Monette

UNLESS

roman

Boréal

Les Éditions du Boréal remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que le ministère du Patrimoine canadien et la SODEC pour leur soutien financier.

Les Éditions du Boréal bénéficient également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Couverture : Hélène Monette, balcon n° 4, 2002.

© Les Éditions du Boréal 1995 pour l'édition originale
© Les Éditions du Boréal 2004 pour la présente édition
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2004
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia

Diffusion et distribution en Europe : Les Éditions du Seuil

Données de catalogage avant publication (Canada)

Monette, Hélène

Unless

2^e éd.

(Boréal compact ; 157)

Éd. originale : 1995.

ISBN 2-7646-0287-1

I. Titre.

PS8575.O454U55 2004 C843'.54 C2003-941952-5

PS9576.O454U55 2004

À Sylvie

SCÈNES

UNLESS

Pour commencer, il faut avoir honte de soi. Puis habiter ce quartier et débouler. Puis être fier de ce quartier et remonter la pente en soi-même. Adorer le chaos qui met au monde le soleil.

Un soleil rouge finit par aboutir ici, entre chiens et tueurs, entre rats et voleurs, le bel arrangement. Ça nous déporte de la cuisine au balcon, et du balcon jusqu'à l'homme. C'est le commencement. Les radios d'autos, les starts de chars, les vieux qui parlent, les gueux qui crachent, les enfants qui crient et, parmi eux, ceux qui ne crient plus et descendent les rues par en dedans. Comme le printemps s'étale en quelques heures, on va tout faire pour mieux saisir ce qui fait moins mal. On veut que le courant passe. Et que ça chauffe.

Partout, l'hiver est dur. Dans ce quartier de planches, aux cambuses semi-abandonnées encore habitées, le printemps est une gloire. Une vraie religion.

Pour commencer, il faut emménager ici. Déménager, partir d'ailleurs, d'un autre quartier populaire. Il faut décider quand émigrer et où. Et on échoue là et c'est terrible. On pense que c'est merveilleux puisque c'est excessif. On se met à traîner nos clefs dans nos poches, tout le temps, sans arrêt, on les triture, on les sent sur nous. On sait où aller, où revenir, où et qui être. On est chez soi. On reste longtemps. On n'a plus honte de rien. C'est le meilleur coin de la ville. Le quartier est humain.

C'est pourquoi ici plus qu'ailleurs, l'hiver fait dur.

* * *

J'ai sûrement fréquenté Gaspar dans une autre vie, car dès que je l'ai vu au snack-bar chez Marie, j'ai eu le goût de jouer au paquet voleur avec lui. Ce que nous avons fait, la cinquième fois que j'eus enfreint ces limites ingrates qui séparent le monde en deux, le dehors normal et ce repère de gueux sympathiques.

Quand j'entre chez Marie Poutine, je me sens en vie, je me sens chez moi. J'ai l'impression que la vie est large et que j'en ai plusieurs à mon actif. Gaspar est là devant un énième café froid, avec ses deux journaux pliés aux mots croisés. Il lève un œil, me fait signe.

Il a perdu sa main, la gauche, à la manufacture. Il montait des vélos. Sur la chaîne de montage, il fallait lever les bras pour presser deux boutons et la formeuse se mettait en marche pour écrabouiller à fond la plaque. La pression donnait une carcasse, on baissait les bras et on la sortait de là. Il fallait tenir la cadence. Et. Ç'a pris un certain temps avant que je lui dise ce que je fais dans la vie. Il me tend sa main, celle qui est là, il veut tirer au poignet avec Ulyssette. Je répète Unless et il dit Ulyssette. Il gagne toujours, mais il dit que le jour où je réussirai à le vaincre, c'en sera fini de lui, je serai alors vieille et lui, pauvre Gaspar, sera à jamais porté disparu. Chaque fois, je lui dis : « Voyons Gaspar, t'es plus jeune que moi. » Entre ses dents grises, avec son sourire croche, il me siffle : « T'exagères, grand-mère ! »

* * *

Dans ce métier, ça roule. Mais il y a toujours bien une limite, un feu de circulation, un coin de rue, un hall de building où reprendre mon souffle, vérifier les relevés, rattacher les lacets de mes bottines, rembobiner les images délirantes, filmées par ma tête chercheuse dans la journée. Je peux aussi prendre le temps de causer avec les réceptionnistes, mais pas longtemps, elles doivent juste signer, sourire, remettre une enveloppe ou un colis. Et je suis payée à la pièce. Ce n'est jamais le moment de

l'oublier. Je me déplace à la vitesse de mon salaire. Dehors, c'est clair, tout va très vite. La lumière, les engins, les gens. Mais pas toujours. Ce n'est pas le meilleur endroit pour éviter le pire, l'esprit de famille d'une grande ville, trop village à mon goût. Certains travaillent, les autres flânent et moi je pédale. Je suis dans le champ, de tous les scénarios probables.

Je rencontre Michou Ménard au coin de Bishop et de Sainte-Catherine, un autre mardi de soleil et de froid. C'est plate. Ça me décentre, ça l'enchanté. Une vieille connaissance qui ne prête aucune parcelle d'attention à mes pourtant simples évidences. J'ai vieilli trop vite, c'est comme si mes codes avaient explosé. Que dire, à qui, à quel moment et comment? Je lui dis que je livre du courrier à vélo. Elle ne comprend pas, me fait répéter. Je lui dis que ça va couci-couça et elle m'enguirlande jusqu'à ce que je lui dise que ça va super, excellent, le paradis. Je me fais violence. Je lui dis que je réussis à vivre. Elle n'en revient pas. Elle me trouve un petit peu trop spéciale à en juger par sa mine ultra-oie-blanche qui a réussi son indérégable existence. Je suis dans la lune, ahurie, je la dévisage sans entendre tout ce qu'elle dit. Je suis dans le champ, absolument fascinée. De toute façon, elle m'interrompt tout le temps, me pose des questions en brossant le tableau de sa propre vie qui est censée étinceler en direct. Elle travaille pour un gros courtier d'assurances et elle est grosse, elle aussi. Enfin, pas trop, mais mes yeux sont hypnotisés par sa personne, j'ai l'impression déformante qu'elle est gonflée.

Elle écrit encore. Non, moi, je ne fais plus de photo, ça coûte trop cher, tu me suis? Elle croyait que j'avais eu un marmot. J'ai la nette intuition qu'elle se trompe de cré-tine depuis le début. Elle poursuit et je me visualise endormie sur le trottoir, machine au repos, en fusion totale avec mon bolide épuisé.

— Moi non plus, c'est pas de sitôt, j'te dis. Peut-être ben, même, jamais de la vie! Tu me vois avec un p'tit?

(NON MICHOU.)

Eh ben! Mais ça va, sinon? Tu sors-tu un peu? Y'a-tu quelqu'un dans ta vie de c'temps-là?

— Non Michou, pas du tout.

(JE CACHE MON TRÉSOR.)

— Mais dis donc, toi, Michou, t'es-tu encore avec... comment qu'il s'appelle donc... Steve, c'est ça?

— Ben oui! Aye! Ça fait douze ans! C'est terrible, hein?

Ça s'éternise. Jusqu'au salut final. Qui s'immortalise en accolade, embrassade et toute cette salade défraîchie. Ça fait tout de même dix ans, Michou. Tu ne trouves pas que tu en as trop mis? Moi, je suis si docile dans les au revoir. Je n'y ai jamais rien compris. Ça me scie, les départs.

— Salut Michou! Hé! Surtout, fais attention en traversant les rues!

— Quoi?

— Rien, rien! Laisse faire!

(ELLE REVIENT SUR SES PAS POUR HURLER,
UNE MAIN EN PORTE-VOIX.)

— Aye Annette! Mon numéro est dans l'annuaire! C'est au nom de Steve, par exemple. Appelle-moi quand ça te tente! Right?

Ouais. Ouin. T'inquiète pas, Michou. Je ne me souviens pas du patronyme de Steve. C'est bien. Le passé se dissout, j'en perds des méchants bouts. Aussi, t'aurais pu laisser faire les effusions de la saine camaraderie. Ça ne me donne rien, tu saisis? L'époque te redessine madame coin-coin au carrefour des amitiés fichues. Perdues d'avance, eh ben! Sans frein, je repars. Moi aussi.

Une autre fois comme ça, j'avais rencontré Marion Rivard. Près de la tour de la Bourse. Des souliers jaunes, une sacoche jaune et une boucle jaune sur le dessus de la tête. Sereine.

En premier, elle a fait semblant de ne pas me reconnaître. Salopette bleue, bottines, casquette à l'envers. Le costume offensif contre l'inconfort mobile. J'ai profité de l'occasion. J'ai dit à Clothilde de freiner à fond. Efficace, ma bécane, et fine. Elle avait tout compris.

— MARION RIVARD! Ah ben, tiens! Qu'est-ce que tu fais là?

(ELLE AVAIT L'AIR D'UNE MALHEUREUSE DONT UN BAS VIENT DE FILER.)

— Annette? Mon Dieu! T'as donc ben changé! T'as fondu, toi?

— Pour être franche, Marion, j'te dirais que non... Tu sais c'est quoi la boulimie?

— Ah bon!... Eeee... Ça va?

(ON NE M'Y REPRENDRA PLUS.)

— Très très bien. La grande forme ! Et toi ?

— Ah moi ? Oui. Mmmmh mmmmh ! Je travaille fort pis... je fais une assez belle vie, quand même... ça va, mais j'ai tendance à travailler trop, par exemple. Ben excuse-moi, Annette, je suis pressée... Bonne chance, là ! Au r'voir !

Elle s'en est allée et je suis restée là, les bras croisés. J'ai laissé quelques secondes passer. Au moment où elle a hélé un taxi, j'ai crié :

— Fais pas trop de folies, Marion !

Elle s'est empourprée derrière son sourire gêné et un très mince signe de la main. Puis la voiture l'a ensevelie. Elle n'avait pas aimé ça du tout, la Marion. Désolée. Ça m'arrive d'inverser les rôles et de faire le paon. Juste pour vivre. Je te jure de te parler ordinaire la prochaine fois. Très très ordinaire. En position. À gauche de l'action principale et un petit peu au fond. Dans mon état normal. Mansarde, chop-suey et récupération. Quarante-six piastres par jour, sauce tomate.

Et que je sois damnée si elle a deux enfants aux couches et pas de pension alimentaire d'un gars syndiqué.

* * *

Près des rails abandonnés et des entrepôts invalides, de l'autre côté du parc, il y avait autrefois une petite population russe, deux ou trois rues de Juifs errants. Il

en reste quelques traces. Un magasin d'articles de couture. Madame Sophia. Les restants d'un poète ayant publié une seule plaquette, en français, Madzenlokov. C'est la bibliothécaire qui m'a mis le cahier broché entre les mains. Comme si je cherchais des images d'usines, d'oiseaux et de guerre. Le rayon russe n'étant pas bien épais, j'ai causé avec elle. Et elle m'a entraînée dans l'histoire locale. Je suis aussi sortie de la bibliothèque avec une histoire de Monryal et *The Sea around Us*.

Je me cherchais une raison pour aller fouiner chez Madame Sophia. Je me suis décidée pour du ruban de dentelle au moment où le son de la clochette tirait Madame de l'arrière-boutique.

— Vous voulez le ruban de la vraie dentelle ou autre ruban?

— Ça dépend du prix, aussi. C'est quoi les différences?

Elle m'a montré toute la panoplie de rubans. Du coton au satin, de la dentelle au velours. De l'extra-fin immaculé au plus robuste en différentes teintes. J'ai pris du ruban blanc à trous, aux contours en broderie jaune. Deux mètres. Je ne savais pas pourquoi. J'étais venue regarder Sophia. Elle était petite et vieille, le dos courbé, pas très bavarde. Le mauvais temps, ça s'avérait inutile. Je lui ai servi l'autre sujet.

— Madame, je voulais vous demander si vous avez connu un poète qui a vécu dans le quartier dans les années quarante, je crois, Madzenlokov?

Sûr, oui. C'était le bon garçon malgré lui, disparu dans

la jeunesse. Pour mieux le dire, elle m'a sorti la plaquette de dessous le comptoir, *Les Grandes Joies*, que la bibliothécaire m'avait prêtée comme traitement de faveur.

— Pourquoi vous intéressée à mon frère ?

J'ai ravalé ma salive pour retrouver ma langue.

— J'aime beaucoup lire de la poésie. C'est à la bibliothèque, on m'a parlé de lui.

— Oh oui ? C'est je pense la surprise pour moi. Vladimir a jamais été lu beaucoup. L'usine était bien difficile, il n'avait pas la bonne santé pour le travail que c'était dur. Mais toujours il écrit la poésie. Vous voulez le livre, je vous le donne pour vous.

— Ben, c'est que...

— Allez, mademoiselle. Est-ce que voulez autre chose ?

Une grand-mère, peut-être, j'aimerais bien. Vous revoir.

La clochette a tinté contre la porte. J'ai serré mon paquet de ruban sur ma poitrine et affronté le vent lugubre. Le froid sévissait déjà, hurleur.

* * *

— Qu'est-ce qu'on fait à Noël ?

— Ben rien. Dans le moment, y'a rien. J'avais pas prévu ça. J'ai peut-être un souper... eeee... chez M^{me} Cadorette... ben... tu sais, Léonie ? Puis y'a un

party de l'âge d'or la veille, j'crois bien. Pour le reste, j'ai pas trop d'engagements.

— T'es dans l'âge d'or, je l'savais pas...

— Ben, ça m'arrive d'y aller. On va divertir les vieux. On leur parle, on chante avec eux. Ça leur fait du bien. On arrive à les amuser, tu sais.

Quand Walter me parle comme un Martien, je sens que j'en suis une. C'est mon père. Dans la lune plus que sur Mars, finalement.

— C'est qui ça, Léonie?

— Ah! Tu sais, la veuve Cadorette, au village, la maison juste avant le rang Wilson...

— Non, j'vois pas...

— C'est juste une amie, hein! On soupe ensemble, on joue aux cartes avec les Buisson, on va au restaurant des fois. Une bien bonne personne. Et elle a élevé ses cinq enfants toute seule!

Ça y est. Gaga. Et elle fait du bien bon manger, j' imagine. Et elle est bien roulée. Discrète. Seulement cinquante-cinq ans, peut-être, avec de la chance. Il se retient d'entrer dans les détails, c'est son plus grand défaut. Il nous a toujours caché ses liaisons, comme si la dernière femme à l'avoir touché, c'était le cadavre de notre mère, si ça se trouve, après toutes ces années bre-douille. Ça nous fait de l'effet. On ne sait plus si c'est une tragédie qu'il nous jouait; il a sans doute été aussi léger de la cuisse que du coude pendant les cent cinquante phases de l'éclatement familial. Très probable.

— C'est ton amoureuse?

— Ben, je l'sais pas, pas vraiment...

— Ben voyons, papa... Pourquoi tu te caches?

— Humpf... non, non. C'est pas ça. Pis toi, Annette, comment ça marche?

Ça court. Je suis dans le même embarras. Mais je ne le lui dis pas. J'essaie de le faire parler. Mais ça crie déjà à la prochaine dans le combiné, comme si j'étais sourde.

Je remets ça. J'appelle Milou.

— Qu'est-ce qu'on fait à Noël?

— Ben rien. Dans le moment, y'a rien. J'avais pas prévu ça. À tout le moins, Roger, Maxou et moi, on déballe à minuit, après on mange un peu, un petit buffet, je le fais faire à la pâtisserie, c'est très bon ce qu'ils font, des choux fourrés au poulet, du foie gras aux pommes et puis ils font aussi une mousse aux ananas et fruits de la passion...

Force détails. Laisse faire l'adresse.

— T'avais-tu une idée?

— Non. Pas du tout. C'est pour ça que je t'appelle.

— As-tu appelé papa?

— Oui.

— Ah! Il reçoit pas, hein?

— Il est complètement gaga. Il est amoureux.

— Je sais.

— Ah! Tu savais ça, toi?

— Ben oui. J'ai même vu Léonie. Pas mal jolie, la madame! Walter est aux petits soins avec elle. C'est beau de les voir. Je pensais qu'ils feraient quelque chose, par exemple... Comme ça, ils reçoivent pas?

Ça passe au pluriel dans le temps de le dire. Je me sens toujours tarte quand j'apprends une nouvelle déjà consommée. Chouchou! Ça fait des mois, des années ou quoi? Je suis vexée, tête de violon.

— De toute façon, y'a pas de quoi faire cuire une tourtière. Red a dit qu'elle irait chez la cousine pour une semaine, dans le Nord. Chut, oublie ça. Il file un mauvais coton. Il a dit à Walter qu'il ne viendrait plus à aucune fête.

— Je sais, c'est mieux comme ça.

— Bien sûr. Je ne m'en plains pas.

— Pis à part ça, toi, ça va?

Je me sens comme une vieille fille têtueuse qui n'a pas encore toutes ses dents. Ça ne mord pas. Bande d'ingrats! Personne n'a même prévu d'aller à la messe de minuit! Je me sacrifierai juste pour me démarquer, fidèle! Je fais ça vite avec Milou, y'a encore là trop de mystère, ça couve par en dessous. Peut-être reçoit-elle. D'autres impies que nous. Des grandis et des grands crus de la transe personnelle.

Je m'en remets à la portée de ma main. Toc, toc, toc.

— Sherpa, qu'est-ce que tu fais à Noël?

C'est mon joli amoureux aux yeux bruns comme le ciel. Ça ne nuit pas, d'autant plus qu'il a meilleur caractère que moi. On est voisins, ça m'en bouche un coin. Il sourit parce qu'il m'aime bien, tiens, parce qu'il m'attire à lui, me colle à son corps. Et ça colle. Après un langoureux baiser bien mouillé, il me répond :

— Rien, ma chatte.



Dixième d'une famille de dix, née dans un village (envahi par la banlieue depuis), Hélène Monette a pour bagages neuf recueils de contes et poèmes, et deux romans. Parmi les livres : Montréal brûle-t-elle ?, Kyrie eleison, Un jardin dans la nuit et Il y a quelqu'un ? Son deuxième roman, Unless, est paru à l'origine en 1995.

157

BOREAL

COMPACT

Boréal compact présente des rééditions de textes significatifs – romans, nouvelles, poésie, théâtre, essais ou documents – dans un format pratique et à des prix accessibles aux étudiants et au grand public.

Dans le monde en marche, dans la ferveur sans motif, autour du sourire de la misère, dans l'aurore des colères, au bord de l'inacceptable, il y a Unless. Une fleur aux mains coupées. Deux pétales, un cœur pompier, un cerveau carreauté. Involontaire pour empiler les cadavres, mais mobilisée. Une enchaînée. Dans le jardin des clowns grimaçants. Dans la constellation du Faux. Sur la terre de Caïn. Ce n'est pas Maybe, ce n'est pas Perhaps, c'est Unless.

« Sans concession, ses mots frappent, lacèrent, heurtent, blessent, ou au contraire attendrissent d'une nuance poétique la chair du texte, par des phrases à la fois familières et éminemment littéraires. »

Natacha Thiéry, *Magazine littéraire*